Le goût
Etude de texte
Extrait de *La Norme du goût*

« On reconnaît que la perfection de tout sens, ou de toute faculté, consiste à percevoir avec exactitude ses objets les plus précis, et à ne rien laisser échapper à son attention et à son observation. Plus petits sont les objets qui deviennent sensibles à l'œil, et plus fin est l'organe, plus élaborées sa constitution et sa composition. Ce ne sont pas de fortes saveurs qui font l'essai d'un bon palais, mais un mélange d'ingrédients en petites proportions, lorsque nous sommes encore sensibles à chaque partie, malgré sa petitesse et sa confusion avec l'ensemble. De la même manière, la perfection de notre goût mental doit consister dans une perception rapide et perçante de la beauté et de la difformité. Et un homme ne peut être content de lui, tandis qu'il soupçonne que quelque excellence ou quelque faute lui est restée inaperçue dans un discours. Dans ce cas, la perfection de l'homme, et la perfection du sens ou du sentiment, sont inséparablement unies. Un palais très délicat peut, en bien des occasions, constituer un inconvénient considérable, aussi bien pour un homme lui-même que pour ses amis, mais un goût délicat pour les traits d'esprit et les beautés doit toujours être une qualité désirable, parce qu'il est la source des agréments les plus beaux et les plus innocents dont est susceptible la nature humaine. Dans ce jugement s'accordent les sentiments de toute l'humanité. Partout où vous pouvez faire preuve d'une délicatesse de goût, vous êtes assuré que cette qualité sera accueillie avec approbation, et le meilleur moyen de la rendre manifeste est de faire appel à ces modèles et à ces principes qui ont été établis d'après le consentement et l'expérience uniformes des nations et des siècles ».

David HUME,
De la norme du goût.

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Fichier généré pour Visiteur (), le 31/05/2021

Culture Générale

Le goût

Pourquoi apprécie-t-on la compagnie des gens de goût ? A du goût celui qui, avec un jugement sûr, reconnaît et apprécie les belles choses ; mais pourquoi valorise-t-on cette faculté ? Qu'a-t-elle de si précieux ? David Hume, dans ce texte extrait du célèbre essai sur *La norme du goût*, propose une réponse originale à cette question. L'auteur en effet exploite la métaphore du goût (au sens propre, c'est-à-dire gustatif, du terme) pour faire apparaître les raisons pour lesquelles nous recherchons la compagnie des gens de goût. Mais, et c'est là un intérêt majeur du texte, Hume fait un usage complexe, inattendu et, partant, original de la métaphore : dans un premier temps (jusqu'à « dans un discours »), il montre que le goût, en son sens propre aussi bien qu'en son sens figuré, est un *talent* – c'est-à-dire une aptitude qui, pour être effective, requiert d'être cultivée ; pour avoir du goût, aux deux sens possibles du terme, il ne suffit pas d'être doté d'un bon naturel, comme si cette aptitude était innée, car il faut une longue pratique pour former son jugement (gustatif ou esthétique). De ce point de vue, il y a du mérite à avoir du goût, et la récompense de la jouissance accrue n'est pas volée. Dans un deuxième temps toutefois, Hume fait un autre usage de la métaphore, pour faire valoir la supériorité du goût (comme jugement esthétique) sur le goût au sens propre : seul le goût, au sens figuré du terme, mérite en effet l'appellation de *vertu*, dans la mesure où lui seul présente un intérêt moral et social. Autrement dit : bien loin d'être une simple disposition naturelle permettant une plus grande jouissance de nos sens, le goût est essentiel à notre vie d'hommes. Entre le goût au sens propre et le goût au sens figuré, il y a finalement autant de différence qu'entre l'agrément et le bonheur.

Dans une première partie (jusqu'à « dans un discours »), Hume utilise la métaphore pour faire une analogie entre les deux sens possibles du goût. Il entend montrer en effet que, dans les deux cas, le goût est susceptible de perfection – c'est-à-dire qu'on peut distinguer des différences de degré entre les goûts. Or, il ne peut y avoir de différence de degré (plutôt que de nature) qu'entre des facultés qui visent la même fin, mais qui sont inégalement dotées pour l'atteindre. La thèse de Hume en effet est que les différences de goût, qu'on observe si fréquemment entre les individus, se ramènent en fait à des différences de degré (ou de perfection) entre les différents jugements esthétiques : normalement, nous devrions porter des jugements analogues sur un met, sur un paysage ou sur un tableau, parce que nous sommes dotés d'une nature commune – et, dans une moindre mesure toutefois, d'une culture commune. Si nous ne nous accordons pas sur nos jugements de goût, ce n'est pas parce que tous les goûts se valent, mais parce que nous jugeons dans des situations inégales : des défaillances physiologiques pour les uns, un état psychologique moins favorable pour d'autres ou bien encore un défaut de connaissances, seraient à l'origine de nos différences d'appréciation. Si nous jugions tous dans des conditions idéales, nul doute, selon Hume, que nous tomberions d'accord.

A l'appui de cette thèse, la définition liminaire de la « perfection de tout sens ou de toute faculté » permet à Hume de préciser l'échelle sur laquelle on évalue les différences de degré, entre les jugements de goût. Dans la première phrase en effet, Hume associe la perfection à « l'exactitude », à la précision et à l'exhaustivité de l'observation (« ne rien laisser échapper… »). C'est par rapport à ces critères qu'on doit donc hiérarchiser les

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

jugements de goût qui s'expriment, dans le domaine gastronomique (troisième phrase) aussi bien que dans le domaine esthétique (quatrième phrase). Plus la perception est précise et détaillée, meilleur est le jugement. On peut s'étonner du choix que fait Hume d'un tel principe de hiérarchisation, car on pense aussitôt aux complications qu'entraîne la subjectivation du jugement de goût : celui qui perçoit plus de saveurs que moi dans un vin, ou plus de beauté que moi dans un tableau, a-t-il forcément plus de goût que moi ? Il se pourrait après tout qu'il soit en proie à un délire hypocondriaque et qu'il perçoive quelque chose qui, en réalité, n'existe pas. Hume toutefois n'ignore aucunement cette difficulté, pas plus qu'il n'ignore la difficulté qu'il y a, pour l'esthète et même pour le gastronome à trouver une « clé à la lanière de cuir » (cf. *supra*) qui garantisse l'objectivité du jugement. Pour le jugement de goût au sens propre du terme (première phrase), la mention des « ingrédients », comme support des « saveurs », dissipe la menace du subjectivisme : il suffira de comparer le jugement des gastronomes avec la liste des ingrédients utilisés au moment de la confection du plat pour apprécier leur pertinence et leur degré de perfection. Les choses semblent un peu plus complexes dans le cas du « goût mental »: dans la quatrième phrase en effet, l'auteur mentionne « la beauté et la laideur », « l'excellence ou la faute », comme objet du jugement ; dans ce cas, on voit mal, de prime abord, ce qui peut garantir l'objectivité du jugement : comment pourrait-on vérifier qu'il y a bien autant de beauté ou de laideur dans l'objet que dans le jugement ? La réponse apparaît à la fin du texte, quand Hume évoque les « modèles et les principes qui ont été établis d'après le consentement et l'expérience uniforme des nations et des siècles » (dernière phrase). De fait, si l'hypothèse de Hume est bonne, le jugement esthétique tire son objectivité de l'intersubjectivité : l'accord des esprits (les plus expérimentés et les plus talentueux) est l'indice d'une affinité fondamentale entre ce qui est jugé beau et la nature humaine. Je peux prononcer un jugement dans des conditions défavorables à l'appréciation de la beauté ; mais si quelqu'un me fait comprendre l'inexactitude, voire la défaillance, de mon jugement, et s'il parvient à me faire partager ses impressions, il n'y a pas de raison, selon Hume, à ce que je refuse de me rallier à son jugement et m'en trouve convaincue. La raison en est, selon Hume, que tous les hommes sont, par leur nature, prédisposés à trouver belles ou laides telles ou telles choses. Ainsi donc, les « modèles et les principes » élaborés au cours de siècles fournissent une échelle d'évaluation pour la perfection des goûts qui s'expriment : celui qui a du goût trouve beau ce que, globalement, les gens de goût qui l'ont précédé trouvaient beau ; le consensus fait la norme, et on peut donc bien établir des différences de degré entre les différents jugements de goût. Comme il faut de « l'attention » (première phrase) et de l'expérience pour être en mesure de discerner correctement le beau du laid, le goût peut être envisagé comme un talent, lequel mérite notre admiration.

Mais Hume va plus loin, comme le montre la phrase qui fait l'articulation entre les deux parties du texte : « Dans ce cas (c'est-à-dire dans le cas du jugement esthétique), la perfection de l'homme et la perfection du sens ou du sentiment sont inséparablement unies ». La métaphore du goût sert désormais à faire apparaître une discordance entre le goût au sens propre et le goût au sens figuré. Ce dernier en effet peut se voir attribuer le titre de vertu : tandis que le fin gastronome peut être nuisible à lui-même ou à ses proches (son extrême délicatesse pouvant le rendre invivable et l'isoler), l'homme de goût est toujours bon pour lui-même et pour les autres. Les plaisirs qu'il nous procure sont « beaux

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Fichier généré pour Visiteur (), le 31/05/2021

Culture Générale

Le goût

et innocents » : notre intérêt pour le beau étant présumé désintéressé, ce ne sont pas l'égoïsme et la vanité qui sont à l'origine du plaisir que nous prenons à la beauté. Les affinités fondées sur le (bon) goût semblent donc authentiques. Mieux encore : la contemplation de la beauté nous élève moralement, en nous détachant de nos intérêts matériels et vulgaires, mais, de surcroît, elle nous dispose favorablement à la vie sociale. Dans le domaine esthétique plus que dans aucun autre (politique, philosophique, etc…), les hommes sont en effet susceptibles de s'entendre. La communauté de nature expliquant, selon Hume, la congruence fondamentale des goûts, les communautés de goût constituent le meilleur socle possible pour les communautés sociales. « Dans ce jugement s'accordent les sentiments de toute l'humanité », affirme Hume (avant-dernière phrase) : le beau rassemble les hommes, beaucoup plus que les représentations souvent relatives et labiles du bien ou du bon ; en droit, l'homme de goût reçoit l'approbation de toute l'humanité. Cela signifie aussi, par voie de réciprocité, que la formation du goût est nécessaire à notre humanisation : tant que notre goût reste éloigné de celui des gens de goût, cela veut dire que nous manquons de la délicatesse requise pour vivre humainement. Mais, le goût étant un talent (acquis), et non pas un don (inné), tous peuvent cultiver leur goût et leur humanité. Ce qu'il y a de vertueux dans le goût justifie qu'on cultive ce talent.

Cécile Nail,
ancienne élève de l'ENS,
agrégée de philosophie.

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.